

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 3

Artikel: Perclliouset ao militéro
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216971>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les personnes qui ont reçu LE CONTEUR à l'essai depuis deux mois que nous prendrons l'abonnement en remboursement pour le 30 janvier.

MILICIADE MOUDONNOISE AU MILIEU DU XIX^e SIÈCLE

(Suite et fin.)

Il restait cependant encore une manœuvre à exécuter. Au commandement de : *Formez les faiseaux ! Sac à terre ! Changez de pantalon !* la troupe qui, jusque là, avait manœuvré en pantalon de drap, sortait du sac une paire de pantalon de triège. Les dames se retournaient pudiquement et la troupe... se mettait au frais.

Qu'il est regrettable que la photographie instantanée ait été inventée soixante ans trop tard; la génération actuelle est ainsi privée d'un tableau psychologico-militaire qui n'aurait pas manqué de pittoresque...

Le commandant, après avoir donné l'ordre aux piquettes Faucheret et Monod d'aller à l'arsenal chercher les cartouches et de les distribuer à la troupe, donne enfin ce commandement si impatiemment attendu : *Une heure de repos ! Rompez vos rangs !*

Alors c'est une débandade et une cohue indescriptibles; on rejoint parents et amis qui attendent et l'on prend d'assaut les tables installées sous les marronniers de la place, puis l'on déballe les provisions apportées par les familles.

Ce repas de dix heures prenait une grande importance dans la vie moudonnoise de l'époque et offrait un intéressant coup d'œil. Les cabaretiers se produisaient et ne savait plus où donner de la tête au milieu de cette gaieté exubérante, cependant que des garçons, qui avaient congé ce jour-là, menaient aux soldats des cartouches dont la poudre était destinée à faire des *douffles*, des *guillettes* et autres produits de pyrotechnie enfantine, ce qui rendait les salves et les feux à volonté de l'exercice qui devait suivre, *post prandium*, moins nourris et l'écho du Mont de Chavannes fortement affaibli.

Avec tout cela, de nombreux bonbonniers disséminés sur la place vendaient des gâteaux, du sucre d'orge, des hommes et des femmes en biscône, avec ou sans sifflet, le chef de ces personnages orné d'une plume de couleur qui faisait la joie des enfants.

Le grand état-major, très entouré, prenait le repas mijoté par dame Braillard et buvait du bouché pendant que la musique militaire jouait ses plus belles mélodies.

Le Dieu Mars fut toujours un ami d'Epicure;
Un ventre bien garni rend la tête plus sûre.

Souvent un général, après s'être attaillé,
Soutient mieux le fardeau dont il est accablé.

Toutes les bonnes choses ont une fin. Ces moments de liesse sont interrompus par le rappel battu par les tambours. Les miliciens restaurés regagnent plus ou moins rapidement leurs places.

Mais, hélas ! du repas soudain le terme expire,
En quittant les flacons chaque buveur soupire.
Leur bouche, en se hâtant, broie un dernier morceau
Quand pour saisir leurs armes ils rompent le faisceau.
Voici venir l'instant où chacun met en œuvre
Le talent qu'il acquit pour la grande manœuvre.

La troupe est en ligne, élite à droite, réserve à gauche. Il s'agit de faire un exercice tactique (d'ailleurs toujours le même) dont voici le thème :

Un corps d'armée rouge venant de l'est, représenté par une subdivision envoyée d'avance dans le bois parcouru actuellement par la route de Chesalles, figure un ennemi qui marche sur Moudon. Le reste de la troupe, qui représente un corps d'armée bleu défendant Moudon, s'oppose à la marche en avant du corps rouge; les voltigeurs du corps bleu, dissimulés dans les buissons des berges de la rivière, gardent le pont sur la Broye. Soudain, les avant-gardes du corps rouge se montrent, alors la fusillade crée, l'odeur du salpêtre enivre les guerriers auréolés de fumée...

*La troupe des chasseurs, sur les flancs appellée,
D'une évolution a couvert la mêlée;
Alors, pour protéger les bataillons épars,
On voit s'étendre au loin les pétillants remparts;
Des corps en mouvement ils ont pris la défense,
Leur ligne a contenu l'ennemi qui s'avance.*

La mêlée devient furieuse. Au fracas de la fusillade se mêle le son des cornets des officiers et des sifflets des sergents donnant des signaux. On est assourdi. Quand les tambours battent la charge, le vacarme est à son comble. Et les échos du Mont répètent ce tintamarre.

Mais il est 1 heure, un signal de trompette annonce la fin de la manœuvre. Le feu cesse. Le champ de bataille est jonché de... papier de cartouches. L'état-major décide que le corps rouge a été réfoulé.

Vient ensuite le défilé et la troupe est licenciée. La fièvre de l'attaque, le soleil de juin ont assoiffé nos braves, restés trois heures d'horloge à jeun ! D'ailleurs c'est le moment de dîner et les cantines sont de nouveau assiégées, surtout par les militaires des environs, venus avec leurs familles, et qui n'ont pas la ressource d'aller manger chez eux.

A 3 heures, tout le monde se retrouve sur la place pour le bal.

*De vingt jeunes beautés tout bas le cœur palpite;
D'un amant militaire on sent mieux le mérite:
Mars subjuga Vénus et, pour toucher le cœur,
L'Estomac est toujours un talisman vainqueur.*

Le bal en plein air sur la place d'armes, où l'on venait d'évoluer, comportait trois ronds de danses qui étaient carrés; plusieurs tables réunies servaient de tribune aux musiciens et chaque village avait à tour de rôle sa danse pour lui. On valsait ainsi jusqu'à 10 heures à «tant» la danse.

Les vieux militaires, gens d'esprit, n'attendaient pas ce moment pour rentrer, ils se rapprochaient pour retourner ensemble chez eux, plus ou moins gais, plutôt plus. Ainsi finissait la journée.

Et pour terminer, disons avec le poète Petit Senn, à qui nous avons emprunté les vers qui embellissent les lignes ci-dessus :

*O Suisse ! mon pays, modeste territoire,
Ta place si bornée est vaste dans l'histoire.
Ton enfant n'a cueilli de sublimes lauriers
Qu'en conservant intacts, ces rustiques foyers;
Sa formidable épée, aux agresseurs fatale,
N'arrosa de leur sang que sa terre natale
Sempach, Morat, Grandson, témoins de nos exploits,
Lieux où l'indépendance a su venger ses droits.*

*Remplissez nos sénats d'une male assurance,
Un peuple est toujours fort armé pour sa défense.*

*Qu'un injuste ennemi trouble notre repos,
De nos cantons, alors, nous suivrons les drapeaux.
La palme de l'honneur ne sera point flétrie
Nous sauverons encor notre belle patrie,
Et, comme nos dieux, braves et triomphants,
Notre exemple aux combats guidera nos enfants.*

D^r MEYLAN.



PERCLLIOUSET AO MILITÉRO

LE z'affére l'ant tot parâi bin tsandzi du lè z'autro iâdzo. Quand bin ne sarâi que po lo militéro. Iô è-te lo temps dâi rehiuve, dâi z'avant-rehiuve, dâi vilhio commi ? Quemet desâi monsu Dénérâz dein on galé lâviro que s'appelâve la vilhie melice dâo canton de Vaud :

*EH ! hé ! iô ite-vo, sordâ dê vilhie rotse,
Brâvo carabiniers dâo temps dê la mailloise,
Caloniers asse grands, asse drâi qu'on poteau,
Galés sordâ dâo trein, bio chasseu à tsévau;
Grenadiers, vortigeu, mouscatéro, piquiettes,
Commis, tambou, fratai, musiciens et trompettes;
Galounâ, lutenieint, saapeu à gros bounets,
Capitaino, majo, commandants, colonets ?*

Tot cein l'e ào rebu et l'e pardieu bin à regettâ. Oh ! ne dio pas que, ào dzo de vouâ, lâi ausse pas dâi z'affére que vâlant atant que bin dâi z'autro dâo vilhio temps, mâ, tot parâi, on pâo pas fraternisâ ora avoué lè z'officîo quemet lè z'autro iâdzo. On lutenieint, on capitaino mîmameint, l'etâi on hommo quemet lè sordâ, rein fié et que l'amâve sè sordâ, et stau z'isso lau comunit.

Se vo dio cein, l'e rein que po vo dere oquie de Perclliousest à la Véva. Sti Perclliousest l'etâi on coo que l'avâi reim de bon que la gâola. L'etâi quemet lè derbon : l'avâi tota sa fooce ào bet dâo mor. L'arâi rebrûâ lo générat asse bin que lo premi que sâi, l'arâi mîmameint rebrûâ lo bon Dieu, se stisse l'avâi voliu s'amusâ avoué li. Mâ lè dou sè recriâvant pas et sè passâvant l'on de l'autro.

Et pu l'avâi on toupet et onna niaffa de la metsance.

Dan Perclliousest dèvessâi fêre l'exercîo avoué lè dzouveno de la comouna et lo commi tote lè demeinde. Cein lo boulrâve on bocon et l'etâi adi à fourguenatsi po couchi avâi dâi condzi. Onna demeindze, vaitec mon Perclliousest que va vè lo commi et lâi fâ dinse :

— Dite-vâi, commi, lâi arâi pas moyan d'avâi condzi po demeinde que vint ?

— Et que vâo-te fêre, Perclliousest ?

— Su dobedzâ d'allâ à on einterrâ !

— Se l'e dinse, on pâo pas refusâ. Mâ fâ atteinchon de lâi pas tè soulâ.

Et Perclliousest l'avâi z'u son condzi.

N'è pas ora qu'on no baillerâi condzi po on einterrâ, quand bin on l'arâi dèmândâ houit dzo devant.

* * *

Perclliouset passâve son écoula et lè dzein l'avant de ào capitaino :

— Vo séde ! Perclliouset, sè vâo pas génér de vo z'ein contâ, mâ sarà pas dâi z'eti.

Manque pas. Vaité, la première demeindze, Perclliouset que va vè lo capitaino et lâi fâ dinse :

— Dite-vâi, capitaino, lâi arâi pas moyan d'avâi condzî po demeindze que vint ? Mè faut allâ trovâ ma fenna. N'a pas accotomâ d'être soletta à l'ottô et i'ed adi pouâre que lâi arree oquie.

— Na, Perclliouset, pu pas tê bailli condzî. Ta fenna m'a justameint écrit que quand t'a condzî, te ne débreinne pas dâo cabaret... Eh bin ! que di-to de cein ?

— Mè peinso, so repond Perclliouset, que lâi a doû meinteu dein ellî l'affére.

— Quaise-tè ?

— Oï, capitaino. Lo premi l'e mè, po cein que su pas maryâ.

* * *

Ora, allâ repondre dinse ài z'officié et vo m'ein dera dâi novalle.

Marc à Louis, du Conteur.

ANNONCE. — Parue dans un journal de la Suisse allemande :

« A vendre un singe, deux chiens et un perroquet. S'adresser à madame C. qui, étant fiancée, ne peut s'encombrer de tant de bêtes.

DANS LA SALLE DES MARIAGES. — On vient d'unir, pour la vie, un couple. L'épousée est douée d'un physique qui annonce un caractère manifestement acariâtre. Au sortir de la salle, le préposé serre cordialement les mains à un des témoins, en le félicitant.

Le témoin, surpris et reconnaissant : — Je vous remercie, mais je ne suis, toutefois, ici qu'en qualité de témoin.

Le préposé : — C'est précisément pour cela.



LA MORT DU COCHON

Lue à un souper de pieds de porcs des anciens Zofingiens, le 3 août 1885.

ETTE pièce de vers a déjà été publiée dans le *Conteur*, du vivant de l'auteur, il y a de ça bien des années; c'est même notre journal qui en eut la primeur. On la retrouve aujourd'hui, en compagnie de plusieurs autres morceaux, non moins spirituels, dans une brochure éditée par la librairie Baatard, à Yverdon, et intitulée : *Vivent les Vieux*. En ce temps de soirées-choucroute, *La Mort du Cochon* aura certainement son succès.

* * *

Entonnons un chant d'allégresse !
Depuis le temps que je l'engraisse
Ce porceau pête dans sa graisse
Et geint déjà comme un damné !
Qu'on range près de la courtine
Tous mes couteaux, la grande tine
Et le trebuchet, guillotine
De ce vulgaire condamné !

Oh ! l'on frémît, alors qu'on jauge
Ce que ce goinfre, dans sa bauge,
A vu dégringoler dans l'auge.
Oui, vraiment l'esprit se confond
Et je tremble alors que je pense
A la formidable dépense
Que nous cause sa grasse panse,
Véritable tonneau sans fond !

Digne neveu de Méléagre,
Il est têtu comme un onagre,
Pansu, pou: et puis podage,
Car tout à l'heure il trébuchait
En s'avancant d'un air austère

Vers le lieu sacré du mystère,
Où bientôt, en quittant la terre,
Il rougira le trébuchet.

Et le martyr qui se démène,
A son bourreau qui le malmène,
Rappelant sa nature humaine,
Gémît, étendu sur le flanc,
Quand, soudain, le boucher rapide

D'un coup tranche la carotide
Et la vie, en pourpre liquide,
Jaillit dans le seuil de fer-blanc.

Sous le froid tranchant qui le larde,
Sentant déjà que la camarde
Envahit jusqu'au péricarde,
Il crie et mène un train d'enfer
Jusqu'à ce que la parque avide,
Secouant ce corps qui se vide,
Blanchit de sa houpple litiéde
Le goin troué de fil de fer.

Allons ! Dans la tine d'eau chaude,
Dit le charcutier, qu'on l'échaude,
Son œil luit comme une émeraude,
Il a l'accent d'un convaincu.
Quand, soudain, relevant sa manche,
Il lance comme une avalanche
Les soldats armés de poix blanche
Sur le cadavre du vaincu.

Sans aucun respect pour ses affres,
Prévoyant de prochaines baffres,
L'artiste, en deux ou trois balafres,
Fait quatre pieds prêts pour le gril.
Et puis, sublime facétie,
En commençant son autopsie,
Le monstre, pour graisser sa scie,
Détache un disque de nombril !

Hôlâ ! Calez bien la machine
Et retournons sur son échine
Cet énorme magot de Chine,
Ce gras émule d'Abélard !
Et maintenant, qu'il on contemple,
Dans le recueillement du temple,
Ce grand et magnifique exemple
De dix centimètres de lard.

Mes bons amis ! Tout à la joie,
Notre patriarche a le foie
Ferme et grassouillet comme une oie.
Il n'est ni trop mou, ni trop dur,
Nous allons le mettre en saucisse
Et pour peu qu'elle réussisse,
Au baptême du gros Narcisse,
Nous mettrons des porreux avec.

Détachant du colon transverse,
La coiffe que le jour traverse,
Allons, mes enfants, qu'on y verse
Ces succulents matériaux.
Là, maintenant la chair menue
Nous montre, comme la peau nue,
Sous la gaze d'une ingénue,
Le triomphe des atriaux.

Puis, quand la peau parcheminée,
Par trois mois à la cheminée,
Où nous l'aurons acheminée,
Frisotterai sur le jambon,
Au repas du prochain baptême,
Toujours d'après l'ancien système,
Nous chanterons sur ce vieux thème :
« Mangeons-en tous, car il est bon ».

Voici venir l'instant suprême.
Mélant au sang un pot de crème,
Qu'il fouette et bat avec système,
L'homme devient Robert Houdin,
Car, soudain, cette masse informe,
Sous ses doigts graisseux se transforme,
Et devient un serpent énorme,
Noir et visqueux : c'est le boudin !

Au fond du bassin qui l'enserre,
Il ne reste plus qu'un viscère,
Pâle et gluant comme un ulcère.
A qui la poche ? La veux-tu ?

Et riant de la facétie,
On voit l'enfant de l'Helvétie,
Dans un coin, gonfler la vessie
En soufflant dans un gros fétu.

Tout est fini, dépouille informe
Disparaît dans l'antre diforme
De cette cheminée énorme !
Dès longtemps elle attend ta mort,
Et, là-haut, victime enflée,
Que le genève a parfumée,
On aperçoit dans la fumée
L'apothéose d'un grand mort.

Maintenant, messieurs, il me semble
Que pour consacrer tous ensemble
Les principes qui nous rassemblent,
Modestement et sans éclat,
Nous dirons à la cuisinière :
Ne quittez jamais cette ornière ;
Vous avez la bonne manière
De mettre les pieds dans le plat !

Dr Albert BERGUER.

S. B. B... C. F. F.

ENTENDU ! la conversation suivante dans le train, entre Renens et Lausanne :

Jean-Louis, en accent vaudois : — Sais-tu ce que veulent dire les lettres : S. B. B. et C. F. F. qui sont sur tous les wagons des Chemins de fer suisses ?

Jaques : — Non... Non...

Jean-Louis : — Eh ! bien, c'est un Vaudois qui a inventé cette formule qui est toute une phrase.

Jaques : — Ah !... mais tu ne me dis pas ce que cela signifie.

Jean-Louis : — Tu n'as pas deviné ?

Jaques : — Non...

Jean-Louis : — Cela veut dire aux Suisses allemands : Soyez Bons Buveurs, Chers Frères Fédéraux.

Jaques : — Ah ! c'est bien trouvé; mais pour nous remettre de la peur que tu m'as faite, nous irons boire 3 décis en arrivant à Lausanne.

Les deux ensemble : — D'accord.

UNE GIFLE

EN jeune homme est devant le juge, accusé d'avoir, sans motif, giflé une dame, paisiblement assise dans le tramway.

Le juge. — Accusé, vous avez giflé une dame sans raison; veuillez nous indiquer qui a pu vous déterminer à une pareille façon d'agir.

L'accusé. — Puisque vous me le permettez, Monsieur le Juge, je vais vous conter l'affaire telle qu'elle s'est passée et je doute que vous puissiez garder jusqu'au bout votre sang-froid.

» Donc, je monte dans le tramway et vais m'asseoir auprès d'une dame. Le conducteur vient délivrer les billets. Je prends deux sous dans ma poche de gilet, y mets mon billet à la place et tout est dit. Ma voisine, elle, ouvre son réticule, sort sa sacoche, ferme son réticule, ouvre sa sacoche, sort son portemonnaie, sort l'argent, ferme le portemonnaie. Elle reçoit le billet, ouvre le portemonnaie, y plie le billet, referme le portemonnaie, ouvre sa sacoche, y met le portemonnaie, ferme sa sacoche, ouvre le réticule, y met la sacoche, puis ferme le réticule.

» Je change de tramway. Ma voisine, qui a fait de même, vient prendre de nouveau place près de moi. Le conducteur arrive. Je sors mon billet de ma poche de gilet, le montre et le remets à sa place. Ma voisine ouvre son réticule, sort sa sacoche, ferme son réticule, ouvre sa sacoche, sort son portemonnaie, ferme sa sacoche, ouvre son portemonnaie. Le conducteur estampille le billet. La dame rouvre son portemonnaie, y met le billet, ferme le portemonnaie, ouvre la sacoche, y met le portemonnaie, ferme la sacoche, ouvre le réticule, y met la sacoche et referme le réticule.

» Arrive — horreur — le conducteur en chef des tramways. Je sors à nouveau mon billet et le lui présente; ma voisine, elle, ouvre son réticule, sort sa sacoche, referme le réticule, ouvre...

Le juge. — Au nom du ciel, taisez-vous. Vous